



Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

39 | 2014

Quel modèle économique pour quel modèle de solidarité ?

La Grande Guerre et la philanthropie

Francisco Rubio



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/humanitaire/3041>

ISSN : 2105-2522

Éditeur

Médecins du Monde

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2014

Pagination : 4-9

ISSN : 1624-4184

Référence électronique

Francisco Rubio, « La Grande Guerre et la philanthropie », *Humanitaire* [En ligne], 39 | 2014, mis en ligne le 12 décembre 2014, consulté le 24 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/3041>

Tous droits réservés

Retour sur...

La Grande Guerre et la philanthropie

par Francisco Rubio

Il peut paraître étrange d'accoler les termes de guerre et de philanthropie : d'un côté la folie des hommes et le meurtre légalisé, de l'autre l'élan du cœur et l'empathie pour ses semblables. Faux paradoxe évidemment. De même que l'humanitaire aurait eu peu de chance de se développer dans le meilleur des mondes, la philanthropie puise dans son apparente antithèse les ressorts de sa dynamique. À l'occasion du centenaire du début de la Grande Guerre, Francisco Rubio explique comment l'une et l'autre se sont en quelque sorte nourries.

1. Jean-Noël Jeanneney, *La Grande Guerre, si loin, si proche. Réflexions sur un centenaire*, Seuil, 2013. Voir aussi, du même auteur, *Jours de guerre 1914-1918. Les trésors des archives photographiques du journal Excelsior*, Les Arènes, 2013.

2. Max Gallo, *Que sont les siècles pour la mer*, Robert Laffont, 1977.

Le livre, récent¹, de celui qui fut mon professeur, Jean-Noël Jeanneney, résume à lui seul le sentiment que l'on peut éprouver un siècle après le début de la Première Guerre mondiale : si proche et si lointaine à la fois.

— Que sont les siècles pour la mer ?

Bien sûr, à l'aune de l'histoire de l'humanité, ce conflit est proche de nous, une vérité éternelle qu'un autre historien rappelait d'une jolie façon lorsqu'il se demandait ce que sont les siècles pour la mer². Mais il est déjà loin aussi si l'on réalise que moins d'un siècle sépare la monarchie absolue, indestructible et puissante de Louis XIV de la Révolution française de 1789 ou le printemps des peuples de 1848 et son illusion révolutionnaire des camps de la mort. Réalise-t-on également que moins d'un quart de siècle sépare l'apogée de l'URSS de son effondrement ?

Le temps est donc bien à géométrie variable et cette déclinaison presque triviale de la relativité chère à Einstein prend toute sa force lorsque, comme l'auteur de ces lignes, on a la chance d'enseigner dans plusieurs universités en France ou à l'étranger. Je n'apprendrai rien au lecteur en lui disant que les étudiants d'aujourd'hui sont nés dans les années 1990. Actons néanmoins que ce seul fait implique que, pour ces derniers, la décolonisation, les guerres du Viêt Nam ou d'Algérie, la crise des missiles de Cuba ou encore l'effondrement du communisme ne sont pas des événements contemporains mais des sujets d'histoire, impalpables, sans lien réel avec leur vécu. Leur parler de Charles de Gaulle ou de Churchill résonne autant que de leur parler de Jules César ou de Napoléon. Nulle ironie dans mes propos qui n'ont pour ambition que de nous demander comment, en cette année de centenaire de la Grande Guerre, appréhender cet événement que l'on définit parfois comme un conflit du XIX^e siècle avec des armements du XX^e. Comment, alors que les différentes initiatives commémoratives rivalisent d'ingéniosité pour intéresser le jeune public, montrer que cette guerre fait encore partie de notre quotidien ? Comment la présenter alors que tout a été dit et écrit à son sujet ? Comment

ne pas se répéter ? C'est peut-être en tablant sur l'intérêt des jeunes pour les actions de solidarité et leur générosité croissante³...

Il est en effet une dimension de la Grande Guerre qui a été négligée jusqu'à aujourd'hui en France alors qu'elle se révèle essentielle : la philanthropie. Curieux oubli en effet, alors que les historiens anglais ou américains ont travaillé depuis longtemps à démontrer à la fois le rôle transformateur de cette guerre sur la philanthropie et ce qu'a pu être la contribution politique, économique, financière et militaire de cette dernière tout au long du conflit.

3. Voir Cécile Bazin et Jacques Malet, *La générosité des Français*, Recherches et solidarités, novembre 2013, http://www.recherches-solidarites.org/media/uploads/lagenerositedesfrancais_2013.pdf

— La philanthropie : une dimension oubliée de la Première Guerre mondiale

On pense souvent, à tort, que la philanthropie est un concept moderne, pour tout dire récent. Nous nous limiterons ici à présenter les éléments ayant un lien direct avec la Première Guerre mondiale ou qui eurent un effet immédiat sur celle-ci. Quand elle éclate en 1914, cela fait déjà deux siècles que la philanthropie joue un rôle nouveau, en particulier en France du fait de la sécularisation progressive de la société civile. Grands philanthropes ou mécènes « concurrencent » de plus en plus l'Église dans l'aide aux pauvres, l'éducation ou la santé. Que l'on songe ici au patronat social, au saint-simonisme ou à la Croix-Rouge, certes mouvement laïc et international de solidarité mais surtout vaste « entreprise » philanthropique.

Le XIX^e siècle, qui voit naître le mouvement Croix-Rouge, donne vie à l'internationalisme moderne et apporte une dimension globalisée à la diffusion de la philanthropie. Au mouvement lancé par Henri Dunant, il faut ajouter l'Armée du salut, la Young Men's Christian Association (YMCA) – qui, en Europe, a le même fondateur que la Croix-Rouge –, les organisations féminines (pacifistes ou non), l'internationale des juristes et des médecins, des ingénieurs, des intellectuels... Il ne s'agit pas ici d'énumérer tous les mouvements nés au XIX^e siècle, dont beaucoup sont encore actifs aujourd'hui, mais de souligner comment ils vont contribuer à la prise en considération des principaux problèmes du monde moderne et chercher à leur apporter une réponse par le droit international : l'environnement (déjà), l'égalité hommes/femmes, les droits des enfants, la question sociale, les droits de l'homme, la diffusion des savoirs... Ne va-t-on pas jusqu'à espérer la création d'une langue commune – l'esperanto –

pour faciliter la diffusion des connaissances et le rapprochement entre les êtres ?

4. Même si, aujourd'hui, peu à peu, des études font ressortir l'existence de vastes mouvements philanthropiques en Chine et au Japon.

Quand éclate le conflit en août 1914, c'est donc un monde philanthropique très organisé et puissant qui existe dans la sphère occidentale⁴. Or cette guerre va prendre une ampleur considérable, et dès ses débuts - n'oublions pas que sa première année est la plus meurtrière. Son extension territoriale sera sans précédent puisque c'est pratiquement toute l'Europe qui entre en guerre, voire une partie de l'Afrique. Et ses effets seront mondiaux, tous les continents étant d'une façon ou d'une autre touchés par cette conflagration. Les États seront très vite dans l'incapacité de faire face à l'ensemble des besoins, non seulement des populations civiles mais aussi des militaires.

— Des besoins immenses

Accueillir les réfugiés devient une priorité absolue. En effet, dès le début août, ce sont plus de 300 000 Belges qui fuient leur pays. Rien que dans le département de la Seine, on en compte 90 000. Certes, l'État leur accorde une allocation journalière, mais aucune structure publique ne les prenant concrètement en charge, ce sont les associations et fondations qui leur fournissent vivres, logements ou encore l'école pour les enfants. À ces réfugiés belges, il faut ajouter les déplacés des régions des combats du nord et de l'est de la France. Pour eux, également, les philanthropes se mobilisent.

Viennent ensuite les militaires blessés. Les services de santé des armées sont débordés. Des récits de citoyens racontent le transfert des blessés depuis les zones de combat dans des wagons à bestiaux. Il n'est pas rare d'en retrouver certains morts d'épuisement ou d'hémorragies. Les seuls secours qu'ils reçoivent leur viennent de bénévoles qui leur apportent eau et nourriture. Les deux tiers des infirmières travaillant pour les services de santé des armées sont des bénévoles. Ce sont souvent des bénévoles de la Croix-Rouge qui interviennent, mais de riches aristocrates mettent également à disposition leurs châteaux pour recueillir les blessés.

À côté des maux du corps, ceux de l'âme : la misère psychologique des militaires est telle que l'idée de « marraines de guerre » fait son chemin. De nombreuses associations les mettent en relation avec des soldats ou les prisonniers. L'armée voit pourtant d'un très mauvais œil de telles initiatives :

l'espionniste aidant, chaque marraine devient rapidement dans l'esprit des gradés un potentiel agent de l'ennemi !

Au fil des mois, les invalides se comptent par centaines de milliers, dont les trop fameuses gueules cassées resteront jusqu'à aujourd'hui le symbole. Là aussi, des associations montent en première ligne pour les prendre en charge, découvrant ainsi ce que l'on appellera plus tard le « psychotrauma ».

Au-delà des militaires, c'est bien toute la population qui est embarquée dans cette guerre totale. Rapidement, les orphelins de père (et aussi de mère) deviennent des dizaines de milliers. Des associations françaises et étrangères de parrainage se créent par dizaines, à l'image de l'association nord-américaine Fatherless qui réalisera plus de 100 000 parrainages. Quant aux femmes seules et sans ressources, auxquelles est néanmoins versée une allocation de l'État, elles sont appuyées par de nombreuses associations mettant en place des « ouvroirs », pour leur procurer du travail et leur permettre ainsi d'être rémunérées dignement.

— Une philanthropie en mutation

À la faveur de cette guerre, un phénomène nouveau apparaît : la philanthropie de masse. C'est en effet toute une population qui, en France mais aussi en Grande-Bretagne, aux États-Unis et en Espagne se mobilise. Le mouvement est moindre en Allemagne où l'État jouait encore un rôle important.

Jusqu'à la Grande Guerre, la philanthropie était le domaine réservé des religieux et des riches mécènes. Désormais, les besoins sont tels que c'est la population tout entière qui devient en quelque sorte, chacun en fonction de ses moyens, mécène. On collecte partout : au sein des écoles, des usines, dans la rue, les théâtres, les ministères... Les journaux lancent des souscriptions... Le bénévolat, on l'a compris, se multiplie. Ainsi la Croix-Rouge américaine passe-t-elle de 500 000 adhérents à plus de 17 millions. De nouvelles associations apparaissent, qui feront florès, à l'image de Save the Children. Rien qu'à Paris, plus de 3 000 associations caritatives se créent. Et c'est de cette époque-là, également, que date la création des premières agences de collecte de fonds.

À distance des événements, peut-on déterminer le rôle réel joué par la philanthropie au cours de ce conflit ? Si l'on retient la seule

5. Peter Grant, *Philanthropy and Voluntary Action in the First World War: Mobilizing Charity*, Routledge, 2014.

vraie analyse existant à ce jour sur cette question, celle de Peter Grant en Grande-Bretagne⁵, on constate que la contribution financière de la philanthropie a été considérable : ainsi, les fonds collectés (en livre constante) en Grande-Bretagne auront été supérieurs à ceux de toute autre collecte avant comme après-guerre, y compris jusqu'à aujourd'hui. La mobilisation bénévole a elle aussi été sans précédent, la contribution à l'effort sanitaire dans les armées irremplaçable et le soutien moral aux militaires un point essentiel dans la capacité de l'armée anglaise à « tenir » pendant quatre ans. Pour Peter Grant, il ne fait pas de doute que la philanthropie a été l'un des piliers de la guerre et même un des éléments qui explique la victoire.

6. www.rockefellerfoundation.org

Qu'en est-il pour la France ? Difficile de le dire. À ce jour, alors que toutes les données existent et que toutes les archives sont accessibles, aucune analyse sérieuse – sous forme de thèse universitaire ou d'essai – n'a été entreprise sur ce sujet. Il serait pourtant aisé de trouver les comptes des associations, qui ont été obligatoirement déposés en 1919 dans les préfectures et sont aujourd'hui dans les archives départementales. Il en est de même pour la liste exhaustive des associations dites « œuvres de guerre » qui devaient s'enregistrer. La Fondation Rockefeller offre en cela un contre-exemple à méditer et à vérifier sur son site Internet⁶ : chacun pourra y consulter les archives de la Fondation pour toute la guerre et observer, au dollar près, les dépenses de la Fondation dans chaque hôpital qu'elle soutint alors. Une contribution magistrale à l'histoire de la Première Guerre mondiale et de la philanthropie dont la France devrait évidemment s'inspirer.

Parmi toutes les raisons qui pourraient expliquer qu'elle ne l'ait pas fait jusqu'à aujourd'hui, je me risquerai ici à en ébaucher une seule. Elle tient au fait que le tout État – qui a fait la force de ce pays au XIX^e siècle et le conduit aujourd'hui à la plus grande crise morale de son histoire, en attendant l'effondrement économique tant annoncé – reste encore la « religion » dominante. Et la négation de la société civile française par les élites qu'elle soutend fait le lien entre 1914 et 2014. Hélas.

L'auteur

Francisco Rubio est directeur juridique de Médecins du Monde et membre du comité de rédaction de la revue *Humanitaire*.